

8

sous la direction de
edited by
Ilaria Vitali

EXPERIMETRA

Banlieues 2005-2025

De la révolte à l'art

From revolt to art



Banlieues 2005-2025

De la révolte à l'art / *From revolt to art*

sous la direction de / *edited by* Ilaria Vitali

eum

Experimetra

Collana di studi linguistici e letterari comparati
Dipartimento di Studi umanistici – Lingue, Mediazione, Storia,
Lettere, Filosofia

8

Collana diretta da Marina Camboni e Patrizia Oppici.

Comitato scientifico: Éric Athenot (Université Paris XX), Laura Coltelli (Università di Pisa), Valerio Massimo De Angelis (Università di Macerata), Rachel Blau DuPlessis (Temple University, USA), Dorothy M. Figueira (University of Georgia, USA), Susan Stanford Friedman (University of Wisconsin, USA), Ed Folsom (University of Iowa, USA), Luciana Gentili (Università di Macerata), Djelal Kadir (Pennsylvania State University, USA), Renata Morresi (Università di Macerata), Giuseppe Nori (Università di Macerata), Nuria Pérez Vicente (Università di Macerata), Tatiana Petrovich Njegosh (Università di Macerata), Susi Pietri (Università di Macerata), Ken Price (University of Nebraska), Jean-Paul Rogues (Université de Caen – Basse Normandie), Amanda Salvioni (Università di Macerata), Maria Paola Scialdone (Università di Macerata), Franca Sinopoli (Università di Roma La Sapienza).

Comitato redazionale: Valerio Massimo De Angelis, Renata Morresi, Giuseppe Nori, Tatiana Petrovich Njegosh, Irene Polimante.

In copertina: Steve Johnson (2018), *Pittura astratta blu, bianca e arancione*, pexels.com

Issn 2532-2389

Isbn 979-12-5704-068-0 (print)

Isbn 979-12-5704-069-7 (PDF)

Prima edizione: dicembre 2025

Copyright: ©2025 Autore/i

L'edizione digitale online è pubblicata in Open Access sul sito web eum.unimc.it secondo i termini della licenza Creative Commons Attribution-4.0 International CC BY 4.0, <https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>.

eum - Edizioni Università di Macerata

Palazzo Ciccolini, via XX settembre, 5 – 62100 Macerata

info.ceum@unimc.it

<http://eum.unimc.it>

Il presente volume è stato sottoposto a *peer review* secondo i criteri di scientificità previsti dal Regolamento delle eum (art. 3) e dal Protocollo UPI (Coordinamento delle University Press Italiane).

Table des matières / *Table of contents*

	Ilaria Vitali
11	De la révolte à l'art: vingt ans de créations et de recherches
	Christina Horvath
29	Qu'est-ce qu'on attend à mettre le feu? Représentations de la surviolence policière et des formes de résistance collective dans les récits de banlieue
	Will Higbee
53	Intersectionality and the banlieue film: place – commonality – difference
	Stève Puig
77	Nouveaux médias, nouvelles représentations: «émeutes» et cultures urbaines (2005-2025)
	Francesca Aiuti
97	Abd Al Malik et la reformulation poétique de la notion de banlieue
	Rym Ben Tanfous
119	Fonctions sémiologiques et intertextuelles du fait-divers en littérature de banlieue
	Ioana Marcu
145	Banlieue en tension: entre oppression et explosion dans <i>Deux secondes d'air qui brûle</i> de Diaty Diallo
	Myriam Geiser
165	<i>Neuf-trois</i> (2025) de Anne Weber: Déambulations dialectiques
	Kathryn Kleppinger
191	The Marseille Exception? Literature in and of la ville phocéenne before and after 2005

- Ilaria Vitali
211 Le langage urbain comme acte performatif: le «paysage linguistique» des émeutes
- Juliet Carpenter, Christina Horvath
233 Littératures en Marges: un festival littéraire sur fond de révolte pour Nahel
- La parole aux auteurs / *Authors' views*
- Laura Reeck
253 Entretien avec Faïza Guène: De *Kiffe kiffe demain* (2004) à *Kiffe kiffe hier?* (2024) – «je me débarrasse de la fiction comme on se débarrasse de sa dernière politesse»
- Christina Horvath
275 Porter la voix des quartiers populaires: entretien avec Fatima Ouassak
- Kathryn Kleppinger
291 Entretien avec Ridha Aati: le roman social marseillais
- Rym Ben Tanfous
309 «L'art c'est ce qui permet d'explorer l'homme»: entretien avec Insa Sané
- 333 Bibliographie / *Bibliography*
- 349 Notices biographiques / *Biographical notes*

Ilaria Vitali

Le langage urbain comme acte performatif: le «paysage linguistique» des émeutes

1. *Liminaires*

L'analyse du «paysage linguistique», entendu comme la présence visible des langues dans l'espace public, constitue un champ d'étude interdisciplinaire, qui s'inscrit à la croisée de la sociolinguistique, de l'analyse du discours, de la géographie culturelle et des études urbaines. Le concept de paysage linguistique a été formellement défini par Landry et Bourhis en 1997 comme «the visibility and salience of languages on public and commercial signs in a given territory or region»¹. Depuis lors, le domaine a connu un essor considérable en termes de méthodologies et de domaines d'application, en explorant la manière dont le paysage linguistique reflète et construit les identités culturelles au sein des communautés plurilingues² ou encore en examinant l'impact de la mondialisation sur la diversité linguistique en milieu urbain, en mettant l'accent sur les dynamiques du pouvoir entre les langues dominantes et les langues minoritaires³.

Dans cette étude, je propose une analyse du paysage linguistique des émeutes de 2005. L'objectif est de voir de quelle manière les habitants ont exprimé leur révolte dans l'espace public

¹ Rodrigue Landry, Richard Y. Bourhis, *Linguistic landscape and ethnolinguistic vitality: An empirical study*, «Journal of Language and Social Psychology», 16, 1997, p. 23.

² Cfr. Elana Shohamy, Durk Gorter (edited by), *Linguistic Landscape: Expanding the Scenery*, London, Routledge, 2008.

³ Cfr. Jan Blommaert, *Language and the study of diversity*, «Tilburg Papers in Culture Studies», 74, 2013.

à travers l'acte performatif du langage, et comment cette forme d'expression a évolué au fil du temps.

2. *La variété des cités, un langage de haine?*

La variété langagière qui s'est développée dans les banlieues françaises est souvent considérée comme un «langage de haine». Dans le cadre des recherches menées par les sociologues et les sociolinguistes, ce sujet occupe une place significative. David Lepoutre, ou encore Josiane Arditty et Philippe Blanchet⁴ ont mis en évidence l'existence d'un répertoire de représentations sclérosées et stigmatisantes de cette langue perçue comme «mauvaise», que certains considèrent non seulement comme un appauvrissement, mais aussi comme une véritable menace. Dans l'introduction à son célèbre dictionnaire *Comment tu tchatches!*, Jean-Pierre Goudaillier soulignait cette vision stéréotypée: «L'expression verbale des communautés entières, leur *dire des maux*, ne serait dès lors qu'une sous-langue, une langue appauvrie, un ensemble de *maux du dire*, contre lesquels il conviendrait que la société française se défende»⁵.

Les idées reçues sur ce langage dit violent sont légion et se sont amplifiées depuis les émeutes de l'automne 2005⁶. Il convient de rappeler que les révoltes dans les banlieues françaises ne consti-

⁴ David Lepoutre, *Cœur de banlieue. Codes, rites, langages*, Paris, Odile Jacob, 1997; Josiane Arditty, Philippe Blanchet, *La «mauvaise langue» des «ghettos linguistiques»: la glottophobie française, une xénophobie qui s'ignore*, «Asylon(s)», 4 (numéro thématique *Institutionnalisation de la xénophobie en France*), 2008, <<http://www.reseau-terra.eu/article748.html>>, consulté le 28 janvier 2025.

⁵ Jean-Pierre Goudaillier, *Comment tu tchatches! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1997, nouvelle éd. 2019, p. 6.

⁶ L'emploi des mots «violences urbaines», «émeutes» ou «révoltes» (les trois catégories ayant dominé les débats publics) n'est pas sans conséquences. Kokoreff, Steinauer et Barron (2007) montrent en effet qu'utiliser la locution «violences urbaines» signifie reprendre une «catégorie policière», particulièrement marquée idéologiquement; employer le mot «émeute» implique «insister sur le caractère spontané et non structuré des violences collectives mais aussi sur le rôle de la police, qui en est souvent la cible»; enfin, le terme de «révoltes» souligne la dimension contestataire et protestataire des événements de l'automne 2005; c'est pourquoi il sera privilégié dans le cadre de cette étude. Le mot «émeutes» sera également utilisé, car c'est en ces termes que les événements de l'automne 2005 sont entrés dans le discours historiographique.

tuent pas un phénomène récent: cette dynamique remonte aux années 1970 et perdure jusqu'à nos jours. Cependant, les soulèvements des années 2000 se sont distingués par leur ampleur et leur durée exceptionnelles, bénéficiant d'une couverture médiatique sans précédent. Avec plus de 9700 véhicules incendiés, 255 bâtiments scolaires endommagés et un coût global estimé à 250 millions d'euros de dégâts, ces mouvements de contestation qui ont d'abord embrasé les banlieues de l'Ile-de-France, puis la France tout entière, ont révélé un malaise profond de la part des habitants des quartiers, exprimant leur frustration face à leur sentiment d'exclusion politique et sociale. Comme le soulignaient Kokoreff, Steinauer et Barron, «la violence apparaît comme la seule manière d'exprimer sa colère et de se faire entendre face à la mort, à l'arbitraire, à la peur, à l'assignation à résidence, aux discriminations. Elle illustre le fait que ces jeunes sont privés d'accès aux moyens conventionnels à l'espace public»⁷.

Si d'une part une violence muette a embrasé les cités, les émeutes de 2005 ont déclenché également une action collective et des formes de mobilisation et de protestation plus articulées; parmi celles-ci, les cortèges manifestants, avec leurs actes de parole (slogans, chansons, cris) qui sont devenus des actes écrits (banderoles, pancartes, badges, affiches ou inscriptions murales), expressions de lutte privilégiées de tout mouvement de protestation ou de revendication.

Observer le langage des émeutes de 2005 à travers l'approche critique du «paysage linguistique» permet de dépasser les clichés liés à la rhétorique de la haine. Cette approche, relativement récente, a été initialement appliquée à des contextes multilingues afin d'analyser le rôle et la fonction des différentes instances linguistiques présentes sur un territoire donné. Elle s'est ensuite prêtée à des formes d'analyse plus complexes, dont celle des mouvements contestataires. Vu à travers le prisme du paysage linguistique, le récit manifestant nous permet de comprendre

⁷ Michel Kokoreff, Odile Steinauer, Pierre Barron, *Les émeutes urbaines à l'épreuve des situations locales*, «SociologieS», 2007, <<http://journals.openedition.org/sociologies/254>>, consulté le 27 janvier 2025.

comment les espaces publics de la banlieue parisienne, entendus comme des «scènes de construction symbolique»⁸, peuvent refléter des enjeux socioculturels et politiques complexes. Cela permet également de problématiser les «maux du dire» et de mieux apprécier la richesse de l'éventail sémantique des contestations en banlieue.

3. *L'approche du paysage linguistique: méthodologie et corpus*

Afin de comprendre les dynamiques contestataires et de saisir les enjeux de cette analyse, il est nécessaire de tracer les contours du cadre théorique dans lequel elle s'inscrit. Le champ des études sur le paysage linguistique s'est développé progressivement depuis sa conceptualisation formelle par Landry et Bourhis, qui l'ont défini comme suit:

The language of public road signs, advertising billboards, street names, place names, commercial shop signs, and public signs on government buildings combines to form the linguistic landscape of a given territory, region or urban agglomeration. The linguistic landscape of a territory can serve two basic functions: an informational function and a symbolic function⁹.

Il est essentiel d'insister sur ce dernier aspect, car si toute analyse du paysage linguistique commence nécessairement par la langue, il faut ensuite en considérer les implications sémantiques et la portée symbolique. La base théorique de Landry et Bourhis a été enrichie, entre autres, par les travaux de Ron Scollon et Suzie Wong Scollon¹⁰, qui ont élargi l'analyse au-delà du texte écrit pour inclure des aspects multimodaux et sémiotiques. Par la suite, la recherche en la matière a connu une diversifi-

⁸ Cfr. Eliezer Ben-Rafael, Elana Shohamy, Muhammad H. Amara, Nira Trumper-Hecht, *Linguistic Landscape as a Symbolic Construction of the Public Space: The Case of Israel*, in D. Gorter (edited by), *Linguistic Landscape: A New Approach to Multilingualism*, Clevedon-Buffalo-Toronto, Multilingual Matters, 2006.

⁹ Landry, Bourhis, *Linguistic landscape and ethnolinguistic vitality: An empirical study*, «Journal of Language and Social Psychology», 16, 1997, p. 25.

¹⁰ Ron Scollon et Suzie Wong Scollon, *Discourses in Place. Language in the Material World*, London Routledge, 2003.

cation, comme l'illustrent les travaux de Shohamy et Gorter¹¹, qui se sont intéressés aux dimensions identitaires et culturelles du paysage linguistique, tandis qu'Ivkovic et Lotherington¹² ont commencé à étendre le concept au cyberspace. Parallèlement, Bernard Spolsky a analysé comment les politiques linguistiques officielles se manifestent dans le paysage linguistique, tandis que Blackwood a approfondi l'étude des tensions entre politiques linguistiques et pratiques réelles, ouvrant de nouvelles perspectives d'analyse¹³.

Dans l'analyse du paysage linguistique, une première classification distingue les expressions *top-down*, c'est-à-dire provenant d'institutions ou d'organismes, comme les noms de rue, et les expressions *bottom-up*, produites par les acteurs locaux, par exemple les annonces informelles ou les inscriptions murales¹⁴. Jeffrey Kallen a articulé davantage cette proposition critique en définissant cinq lieux-cadres dans lesquels le paysage linguistique se développe, de l'institutionnel à l'informel, en soulignant une certaine porosité¹⁵. Parmi ceux-ci, l'espace que le spécialiste définit comme *wall* (le mur) nous intéresse particulièrement ici. Cet espace implique des formes de communication qui partent d'instances personnelles et peuvent avoir une fonction d'aver-

¹¹ Elana Shohamy, Durk Gorter (edited by), *Linguistic Landscape: Expanding the Scenery*, London, Routledge, 2008.

¹² Dejan Ivkovic, Heather Lotherington, *Multilingualism in cyberspace: Conceptualising the virtual linguistic landscape*, «International Journal of Multilingualism», 6.1, 2009.

¹³ Bernard Spolsky, *Language management*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009; Robert Blackwood, *The linguistic landscape of Brittany and Corsica: A comparative study of the presence of France's regional languages in the public space*, «Journal of French Language Studies», 21.2, 2011, pp. 111-130.

¹⁴ Ben-Rafael *et al.*, cit., 2006.

¹⁵ Voici les 5 lieux-cadres d'après Kallen: le *Civic Frame*, qui concerne les lieux de l'action institutionnelle; le *Marketplace*, qui définit les espaces consacrés aux échanges commerciaux; les *Portals*, qui sont consacrés aux échanges communicatifs; le *Wall*, qui donne la parole aux instances personnelles, expressives ou transgressives (annonces, avis, graffitis, etc.), mais aussi politiques ou protestataires (panneaux, affiches, etc.); la *Detritus Zone*, qui est un espace interstitiel où figurent les traces textuelles éliminées (pages de journaux, paquets de cigarettes, tickets de transport, etc.) Cfr. Jeffrey L. Kallen, *Changing Landscapes: Language, Space and Policy in the Dublin Linguistic Landscape*, in Adam Jaworski, Crispin Thurlow (edited by), *Semiotic Landscapes: Language, Image, Space*, Continuum, London-New York, 2010, pp. 41-58.

tissement ou d'annonce, mais aussi une fonction expressive et transgressive, comme les différentes formes de graffitis, qui se prêtent parfaitement à l'action contestataire.

Bien que récente, l'approche du paysage linguistique a donc rapidement évolué, intégrant les perspectives d'autres disciplines, telles que l'anthropologie, la sociologie ou la sémiotique. Parallèlement, l'objet de la recherche s'est également étendu, englobant non seulement les signes «fixes», tels que les panneaux de signalisation, mais également les signes «mobiles» ou «transitoires», à l'instar des avis informels ou des petites annonces. Cette extension progressive du champ d'investigation a trouvé un aboutissement récent dans les travaux de Rubdy et Ben Said, qui ont encore élargi le domaine d'investigation du paysage linguistique, en l'appliquant aux réflexions sur l'identité, la «language policy» et le conflit linguistique, montrant de quelle manière cette approche peut aider à découvrir des formes explicites et implicites d'exclusion ou de discrimination qui peuvent conduire à des conflits¹⁶. En 2016, Ben Said et Kasanga ont appliqué cette approche aux manifestations américaines, en mettant en évidence comment «Pride of place, however, goes to LL [Linguistic Landscape] analyses of semiotic resources used by protesters and which give powerful cultural and political meaning to these social movements»¹⁷.

L'analyse du discours dissident ou protestataire n'est pas nouvelle et peut se targuer d'une riche littérature critique¹⁸. L'approche du paysage linguistique peut toutefois aider à mettre en lumière certains aspects spécifiques du récit manifestant. En effet, les supports sémiotiques, bien que transitoires ou éphémères, ont un poids considérable dans le déroulement de l'acte

¹⁶ Rani Rubdy, Selim Ben Said (edited by), *Conflict, Exclusion and Dissent in the Linguistic Landscape*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2015, p. 3.

¹⁷ Selim Ben Said, Luanga A. Kasanga, *The discourse of Protest: Frames of Identity, Intertextuality and Interdiscursivity*, in R. Blackwood, E. Lanza, H. Woldemariam (edited by), *Negotiating and Contesting Identities in Linguistic Landscapes*, London, Bloomsbury, 2016, p. 72.

¹⁸ Voir, entre autres, Uta Papen, *Commercial discourses, gentrification and citizens' protest: The linguistic landscape of Prenzlauer Berg, Berlin*, «Journal of Sociolinguistics», 16, 1, 2012, pp. 56-80; Axel Philipps, *Visual protest materials as empirical data*, «Visual Communication», 11.1, 2012, pp. 3-21.

social et politique de la protestation. Si l'on considère avec Said et Kasanga, que certaines révoltes ou contestations sont devenues de véritables points de repère historiques (on peut citer les marches non violentes du mouvement des droits civiques aux États-Unis dans les années 1950 et 1960, les événements de mai 1968 en France ou encore les manifestations de la place Tian'anmen en Chine en 1989), on prend conscience de l'importance de ces événements et des discours qui les entourent.

A l'état actuel de ma recherche, l'approche du paysage linguistique n'a pas été appliquée à la banlieue parisienne en général, ni aux émeutes de 2005 en particulier. En l'absence d'une base de données spécifique, j'ai choisi de faire référence aux archives de l'INA (Inathèque) pour construire mon corpus¹⁹. Les données recueillies dans ces documents audiovisuels, issus pour la plupart des reportages réalisés par des chaînes nationales, ont été complétés par la consultation de deux volumes photographiques consacrés au sujet de la banlieue, publiés près de dix ans après les émeutes: *Chiens de la casse*²⁰ et *Voix et images de la banlieue*²¹. Ces deux ouvrages, issus d'expositions photographiques portant le même nom, se sont avérés particulièrement utiles, car ils proposent des images de la banlieue qui dépassent le simple reportage journalistique, dicté par l'intérêt médiatique ponctuel et l'urgence²². Cela m'a permis de constituer un corpus plus articulé et d'observer plus en profondeur les contours du paysage linguistique pendant ces jours de révolte, tout en pre-

¹⁹ Sur l'emploi des images photo et vidéo (et sur les précautions à prendre) dans la recherche, on lira avec profit Delporte, Gervereau, Marechal (dir.), *Quelle est la place des images en Histoire?*, Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, CHCSC, Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, Nouveau-monde éditions, 2008.

²⁰ Jean-Marc Simoes, *Chiens de la casse*, Bruxelles, Husson éditeur, 2013. L'expression qui donne son titre au volume est une auto-désignation des jeunes de banlieue construite sur l'image du chien de garde, violent et enragé. La locution figure dans divers graffitis en banlieue parisienne, notamment dans le département de la Seine-Saint-Denis; elle est également exploitée dans le titre d'une chanson de Diddi Trix (2019) et d'un film de Jean-Baptiste Durand (2021).

²¹ Juliet Carpenter, Christina Horvath (dir.), *Voices and images from the banlieue/Voix et images de la banlieue*, Oxford, Banlieue Network, 2014.

²² Au sujet de la fabrication et perpétuation de lieux communs dans les reportages journalistiques lors des émeutes de 2005, je renvoie à Jérôme Berthaut, *La banlieue du "20 heures": Ethnographie de la production d'un lieu commun journalistique*, Marseille, Agone, 2013.

nant en compte ses effets à moyen terme. L'approche adoptée est en tout cas qualitative plutôt que quantitative: au sein du corpus, j'ai extrapolé des exemples significatifs des principaux modes de protestation et de revendication observés pendant les émeutes, en fonction de leur fréquence et de la prégnance des thèmes véhiculés. À partir des acquis de la recherche et des outils fournis par l'approche du paysage linguistique, l'objectif est de montrer comment les manifestants ont utilisé les ressources sémiotiques à leur disposition pour créer des supports susceptibles d'interpeller les autorités et, de manière plus générale, la société.

4. *Le paysage linguistique du discours manifestant*

L'application de cette méthodologie révèle plusieurs modes d'expression particulièrement significatifs. L'analyse du paysage linguistique permet notamment de mettre en lumière l'émergence de formes de contestation ou de commémoration d'événements contestataires dans le «cadre civique» (*civic frame*), qui implique souvent la participation active des communautés locales. Je cite en exemple les assignations toponymiques renvoyant au souvenir d'événements douloureux impliquant le passé des habitants de communes de la banlieue nord-est de Paris: par exemple, la désignation commémorative de la Place des victimes du 17 octobre 1961 à Saint-Denis, ou encore la référence à des icônes internationales de contestation, symboles de résistance, comme la Rue Bobby Sands, située également à Saint-Denis²³.

Cependant, malgré l'intérêt de ces supports fixes que l'on peut considérer comme faisant partie du contexte global d'un certain récit contestataire, je souhaite concentrer mon analyse sur les supports mobiles, éléments privilégiés du paysage linguistique lors des jours des manifestations. C'est donc le cadre informel et non pas institutionnel qui sera favorisé; en ce sens, les supports produits pour les manifestations (banderoles, pancartes, badges, tee-shirts etc.) constitueront un élément central de l'analyse; une attention particulière sera également accordée au lieu-cadre du

²³ Carpenter, Horvath (dir.), *Voices and images from the banlieue/Voix et images de la banlieue*, cit., p. 114.

«mur» (*wall*), et plus spécifiquement à la pratique transgressive de l'inscription murale.

Comme l'écrivait Serge Collet, «forme d'opposition, de revendication, d'expression conflictuelle violente ou non, la manifestation est une forme de production culturelle, mise en scène individuelle ou collective, accumulation et concentration de signes à travers les slogans, les banderoles, les panneaux. Elle est aussi cris, gestes, usages spécifiques de la langue». Cet acte performatif se joue dans la rue qui «devient alors l'objet d'un jeu et d'un enjeu»²⁴.

4.1 *Bouna et Zied, morts pour rien*

Les émeutes de l'automne 2005 n'ont certainement pas été les premières à embraser les banlieues françaises, et suivaient en fait un schéma récurrent qui a été décrit, entre autres, par Lapeyronnie, mais elles ont été les plus répandues et aussi les plus médiatisées à l'échelle nationale et internationale. Bien que la chronologie des événements soit connue, il convient de la rappeler brièvement. Tout commence le soir du 27 octobre 2005, à Clichy-sous-Bois, lorsque deux adolescents, Zyed Benna (17 ans) et Bouna Traoré (15 ans), sont en train de rentrer chez eux pour la rupture du jeûne du ramadan après un match de foot. Pour fuir un contrôle d'une patrouille de police qui les soupçonne d'avoir commis un vol sur un chantier, ils se réfugient dans un local transformateur EDF, où ils trouvent la mort par électrocution. Un troisième garçon, Muhittin Altun (17 ans), grièvement brûlé, parvient à s'extraire des flammes et à alerter d'autres personnes.

Le décès des deux adolescents exacerbe un sentiment de malaise profondément ancré et constitue l'étincelle à l'origine des trois semaines de révoltes qui vont s'ensuivre. L'explosion d'une grenade lacrymogène lancée par les forces de l'ordre à l'intérieur de la mosquée Bilal de Clichy-sous-Bois le dimanche 30 octobre ne fait qu'augmenter les tensions: les émeutes sont virulentes au

²⁴ Serge Collet, *La manifestation de rue comme production culturelle militante*, «Ethnologie Française», 12.2, 1982, p. 167.

point que le 8 novembre 2005 le gouvernement décrète l'état d'urgence, mesure exceptionnelle qui réactive une loi du 3 avril 1955 permettant aux préfets d'instaurer le couvre-feu et à la police de perquisitionner à domicile de jour et de nuit. Votée pendant la guerre d'Algérie, la mesure est lourde de symboles dans un contexte social où les séquelles du colonialisme français persistent encore aujourd'hui.

Le premier support sur lequel j'aimerais me pencher concerne la mort de Zyed Benna et Bouna Traoré. Le 29 octobre, une marche blanche est organisée en mémoire des deux adolescents. La banderole «Bouna | Zied | morts pour rien», ouvre ce défilé qui arpente les rues de Clichy-sous-Bois en ce samedi de fin octobre; sur la banderole, écrite à la main, on trouve également l'inscription «Clichy-sous-Bois», la date du «27 octobre 2005» et le sigle de l'association «A.D.M.» (Au-delà des mots), créée à cette occasion pour soutenir les familles des victimes. Le même slogan, avec le même sigle, est également imprimé sur les tee-shirts des manifestants²⁵. Dans cet énoncé lapidaire on lit le désarroi ressenti par les familles et l'ensemble de la communauté. Le procès prouvera par la suite que les adolescents n'étaient pas des cambrioleurs, la fuite à la vue de la police s'expliquant par un réflexe de peur provoqué par les tensions récurrentes entre «jeunes» et forces de l'ordre, ainsi qu'à la dureté de certaines pratiques policières dans les cités de banlieue²⁶.

²⁵ D'autres inscriptions en hommage aux deux garçons ont été créées par la même occasion: par exemple, la photo qui ouvre le volume *Chiens de la casse* montre quatre garçons, dont l'un de dos qui porte une sweatshirt avec l'inscription «Reposez en paix | Clichy-sous-bois». (Simoes, *Chiens de la casse*, cit., p. 5)

²⁶ Il existe une abondante littérature critique sur ce sujet (voir, entre autres, Mucchielli, Le Goaziou (dir.), *Quand les banlieues brûlent... Retour sur les émeutes de novembre 2005*, Paris, La Découverte, 2006; Kokoreff, Steinauer (dir.), *Les émeutes urbaines à l'épreuve des situations locales*, «SociologieS», 2007). Les rapports tendus entre jeunes habitants des cités et forces de l'ordre, et plus en général entre banlieues et institutions, sont aussi un thème bien représenté dans de nombreux ouvrages littéraires et cinématographiques: je pense, entre autres, aux films *La Haine* de Kassovitz (1995), *Les Misérables* de Ly (2019), *Banlieusards* de James et Sy (2019) ou aux nombreux romans publiés depuis les années 2000 par des auteurs nés ou ayant grandi en banlieue, dont *Dit violent* de Mohamed Razane (2006) ou *Viscéral* de Rachid Djaïdani (2007); pour une revue bibliographique, voir Christina Horvath, *Écrire la banlieue dans les années 2000-2015*, in Wallon (dir.), *Banlieues vues d'ailleurs*, Paris, CNRS Éditions, 2016. Pour une analyse spécifique de la

À la suite des événements de ce 27 octobre, les noms des deux garçons seront écrits sur les murs dans de nombreux graffitis²⁷, s'inscrivant ainsi plus durablement dans le paysage linguistique de la Seine-Saint-Denis, où ils revêtiront une signification hautement symbolique²⁸. Dix ans après leur mort, une allée menant de la mairie de Clichy-sous-Bois au collège Robert-Doisneau leur sera intitulée lors d'une cérémonie officielle, les instances populaires rejoignant ainsi les instances institutionnelles dans le «cadre civique». Cela met en exergue l'engagement significatif de la communauté locale dans le processus d'attribution odonymique, qui se caractérise par une dynamique de type *bottom-up*.

Au sujet des modalités de diffusion et de réception de ce premier slogan, les références multimodales méritent d'être mentionnées: un album rap intitulé *Morts pour rien*, produit par A.D.M., a été publié en 2007; un court-métrage inspiré à cette journée du 27 octobre, YA «R» [il n'y a rien], a été produit par Ibrahim Koudié en 2017 (Grand Prix EICAR École de cinéma). Par ailleurs, de nombreux collectifs ont été fondés, dont des associations à vocation sociale et politique (Stop le contrôle au faciès ou ACLEFEU), mais aussi à vocation artistique et littéraire (le collectif Qui fait la France?). Bien que les réseaux sociaux n'existaient pas encore en 2005, un blog consacré à la situation critique des banlieues, Bondy Blog, a été créé à cette occasion et demeure toujours actif en 2025.

Dix ans après les faits, la relaxe définitive des policiers impliqués dans l'affaire, poursuivis pour non-assistance à personne en danger et pour mise en danger délibérée de la vie d'autrui, est prononcée. Didier Lapeyronnie souligne l'impact politique du verdict, «interprété comme un profond déni de justice non seulement par les proches, mais plus généralement par la po-

littérature «noire» des banlieues, on pourra lire Nathalie Bücker, *«Les geôles de la différence?» Quêtes identitaires postmigratoires d'une minorité noire en France urbaine*, Frankfurt am Main, Peter Lang Edition, 2013.

²⁷ Voir, entre autres, Simoes, *Chiens de la casse*, cit., p. 57.

²⁸ Il faut remarquer que ces graffitis dépassent largement le cadre de la banlieue parisienne; on citera l'exemple d'une inscription murale «À la mémoire de Zyed et Bouna» apparue sur un local transformateur EDF à Lille.

pulation des quartiers populaires»²⁹. En effet, la fin du procès déclenche de nouvelles manifestations et des nombreuses déclarations de la part d'écrivains et artistes issus des banlieues, qui réemploient la formule du slogan de 2005. Une nouvelle bande-rolle est créée pour ces nouvelles manifestations, avec un slogan qui ne joue plus sur le registre de l'allusif ou du symbolique, mais qui se veut une dénonciation ouverte et enragée: «Zyed et Bouna | assassinés 1 fois par la police | 1 fois la justice». À la différence de 2005, les réseaux sociaux fonctionnent désormais comme un espace d'engagement: un film adaptant le live-tweet du procès, intitulé *#zyedetbouna, le procès 2.0*, est mis en ligne le 18 mai 2015. Des centaines de tweets, lus par des artistes et des militants filmés face caméra, composent le scénario de ce long-métrage, réalisé par Sihame Assbague, Noëlle Cazenave et Elsa Gresh. Depuis les années 2010, et avec une croissance exponentielle, on peut voir comment les protestations se déroulent désormais à la fois dans la rue et sur Internet. Des réseaux sociaux comme Instagram, TikTok, Facebook ou Snapchat sont devenus des vecteurs de communication et de partage, voire de formes de militantisme. Said et Kasanga (2016) montrent bien que les signes présents dans le cyberspace sont désormais des ressources sémiotiques employées dans les protestations et qu'ils font partie intégrante du paysage linguistique dans sa conceptualisation la plus récente.

4.2 *Nique la police*

Au-delà de ces formes commémoratives, le paysage linguistique des émeutes révèle également des expressions plus transgressives. La gestion de la mauvaise réputation de la banlieue par ses habitants s'exprime notamment «dans une exacerbation des sentiments et dans la violence symbolique de certaines pratiques langagières et communicatives inadéquates, transgressant les règles généralement admises: usage d'un vocabulaire à forte

²⁹ Didier Lapeyronnie, *Mort de Zyed et Bouna: «La relaxe des policiers est un verdict politique»*, «Le Monde», 19 mai 2015.

connotation sexuelle ou scatologique, réflexions impertinentes ou injurieuses»³⁰.

A ce sujet, une forme de contestation fréquemment utilisée durant les émeutes de 2005 concerne les slogans contre les forces de l'ordre, dont on retient ici l'exemple le plus connu, «Nique la police». Cet énoncé qui exploite une rhétorique de l'offense «primitive»³¹, caractérisé, entre autres, par sa concision, est présent également sous forme de sigle («NLP»), ce qui amplifie l'économie des moyens dans l'articulation de l'expression contestataire. Le slogan traduit l'anglo-américain «Fuck the Police», déjà présent dans les manifestations des années 1980 et également repris en anglais lors de ces révoltes de 2005³². C'est aussi le titre d'une chanson de Cut Killer, bande originale du célèbre film *La Haine* de Matthieu Kassovitz, ce qui en amplifie la portée symbolique.

Comme l'affirment Messili et Ben Aziza:

Ces pratiques langagières revêtent évidemment une dimension ludique mais cette rhétorique de la violence par le biais de l'insulte trouve son sens dans le rapport d'opposition implicite à la norme du langage académique. Ces outrances permettent la construction d'une image que ces jeunes souhaitent donner face à la société. Ils choisissent de s'imposer à autrui par un comportement, un choix de mots et une intonation ostentatoire, ce qui provoquent chez les autres incompréhension et sentiment d'agression. Celui qui excluait se sent exclu. On peut interpréter cette violence verbale comme une violence défensive, c'est-à-dire comme une «contre-violence» dirigée contre le pouvoir ou tout ce qui représente le pouvoir³³.

³⁰ Zouhour Messili, Hmaid Ben Aziza, *Langage et exclusion. La langue des cités en France*, «Cahiers de la Méditerranée», 69, 2004, pp. 23-32 (<http://journals.openedition.org/cdlm/729>; consulté le 10 février 2025).

³¹ Cfr. Didier Lapeyronnie, *Révolte primitive dans les banlieues françaises: Essai sur les émeutes de l'automne 2005*, «Déviance et Société», 30, 2006, pp. 431-448. Pour des observations détaillées des performances verbales dans la culture des rues et plus particulièrement des insultes rituelles et de l'emploi du langage obscène, je renvoie à l'étude séminale déjà citée de Lepoutre (1997).

³² Ce slogan se décline également sous d'autres formes qui visent le pouvoir institutionnel et la communication gouvernementale, dont «Fuck Sarkozy», que l'on retrouve dans les inscriptions murales (voir, entre autres, Simoes, *Chiens de la casse*, cit., p. 7).

³³ Messili, Ben Aziza, *Langage et exclusion. La langue des cités en France*, cit.

On notera, dans ce slogan, l'emploi du terme argotique *ni-quer*, enregistré par le Trésor de la langue française avec les marques *arg.* et *pop.* dans le sens de «Posséder (quelqu'un) charnellement. Synon. pop. *Baiser*». L'étymologie remonte à l'argot militaire colonial: le mot, attesté dès 1890, est décrit par le TLF comme «Mot sabir d'Afrique du Nord, tiré de l'ar. i-nik, 3e pers. de l'ind. prés. "il fait l'amour"». On retrouve donc la présence, quoique filtrée par le registre argotique, de l'une des langues d'héritage les plus représentées dans le repertoire des banlieues françaises: le *darija*, basilecte de l'aire maghrébine, qui se conjugue ici avec l'histoire du passé colonial français, sur lequel je reviendrai³⁴. Comme le remarque Goudaillier, ces slogans «sont autant de manifestations du rejet opéré par certains jeunes – et moins jeunes – des cités et quartiers populaires de France envers la langue légitimée par l'école et la société française. Ils constituent en ce sens une manière de réagir à la violence sociale exercée sur eux»³⁵.

L'utilisation de l'argot traditionnel colore le paysage linguistique des révoltes de 2005. Le recours à cette pratique linguistique n'est d'ailleurs pas anodin, l'argot étant considéré depuis longtemps comme «le signe d'une révolte, un refus et une dérision de l'ordre établi incarné par l'homme que la société traque et censure»³⁶. Dans la dimension désacralisante de la parole argotique, on lit une volonté de subversion de l'ordre établi. Toutefois, il convient de noter que ce slogan n'apparaît pas sur les pancartes, mais plutôt sur les inscriptions murales (même associé au nom des deux adolescents morts le 27 octobre 2005). Comme l'avait relevé Lepoutre, «l'écrit, à travers les graffitis, fait une large place au langage de l'offense. [...] c'est un moyen efficace pour exprimer la haine et la colère et pour atteindre

³⁴ Cette formule a également été adoptée lors des manifestations dans des pays francophones, comme les contestations du Printemps arabe. (Cfr. Luigi Lacquaniti, *I muri di Tunisi. Segni di rivolta*, Roma, Exorma, 2015)

³⁵ Jean-Pierre Goudaillier, *Français contemporain des cités: langue en miroir, langue du refus*, «Adolescence», 25.1, 2007.

³⁶ Pierre Guiraud, *Argot*, in *Encyclopedia Universalis*, vol. II, France Britannica, 1988, p. 934.

autrui – qui plus est anonymement, c'est-à-dire sans risque de représailles»³⁷.

Par ailleurs, cet énoncé, qui représente un exemple du processus d'acclimatation d'une formule de protestation américaine, invite aussi la réflexion sur le phénomène de mondialisation et d'intertextualité dans le récit manifestant³⁸. D'après Norman Fairclough, l'intertextualité dans ce domaine spécifique est à lire comme «the property texts have of being full of snatches of other texts, which may be explicitly demarcated or merged in, and which the text may assimilate, contradict, ironically echo, and so forth»³⁹. La portée symbolique du slogan doit donc être interprétée dans un sens plus large, non seulement par rapport au contexte des banlieues françaises, mais aussi en relation avec un tissage historique d'actions contestataires internationales, voire avec une chaîne discursive à l'échelle mondiale qui n'est pas sans rappeler, pour certains critiques, le concept bakhtinien de dialogisme.

4.3 *Nous sommes tous des racailles*

La dimension intertextuelle se manifeste avec une complexité encore plus marquée dans d'autres slogans. Si «Nique la police» relève d'une rhétorique de l'offense directe, d'autres expressions présentent une élaboration sémantique et symbolique plus sophistiquée. D'une part, la violence est palpable, mais d'autre part, il y a la volonté de récupérer une forme de protestation verbale qui, bien que basée sur un sentiment de colère, se présente comme plus articulée et plus problématisante, pointant du

³⁷ Lepoutre, *Cœur de banlieue*, cit., p. 212.

³⁸ L'influence particulière de la culture noire nord-américaine dans la construction identitaire des jeunes de banlieue est perceptible à plusieurs niveaux (linguistique, social, culturel). Au palier linguistique, les nombreux emprunts à l'anglo-américain ont été répertoriés par plusieurs spécialistes. (cfr., entre autres, Goudaillier, *Comment tu tchatches!*, cit., 1997; Gadet, *Les parlers jeunes dans l'Ile-de-France multiculturelle*, cit., 2017)

³⁹ Norman Fairclough, *Discourse and Social Change*, Cambridge, Polity Press, 1992, p. 84.

doigt les manques dans la communication et les mesures gouvernementales.

Une pancarte emblématique apparue dans le paysage linguistique lors des manifestations de l'automne 2005, notamment lors d'un cortège organisé par le MRAP (Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples) le 2 novembre 2005, portait l'inscription suivante: «Nous sommes tous des racailles». Cette expression faisait référence aux propos de Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur, qui avait utilisé le terme «racaille» pour qualifier la jeunesse des quartiers lors d'une visite à Argenteuil, le 25 octobre, quelques jours avant le début des émeutes.

L'édition actuelle du Dictionnaire de l'Académie française définit «racaille» comme «Terme collectif désignant ceux qu'on tient pour la partie la plus vile, le rebut de la société». Ce qui choquait le plus, c'est que ce terme dépréciatif ait été utilisé dans le cadre de la communication officielle, dans un contexte politique déjà très tendu. Dans les mois précédents, Sarkozy avait déjà fait discuter pour ses «dérapages verbaux» (notamment l'emploi de termes comme «voyous» à propos des jeunes des cités, ou de l'expression «nettoyage au Kärcher», prononcée lors d'une visite à la Cité des 4 000 de La Courneuve, devenue tristement célèbre par la suite)⁴⁰. Dans le reportage «Sarkozy et les banlieues» diffusé dans le JT 19/20 de France 3 du 31 octobre 2005, Azouz Begag, alors ministre délégué à la promotion de l'égalité des chances, signalait les risques d'une communication gouvernementale violente, qui aurait dû être remplacée par une «volonté d'apaiser». De son côté, Alain Dray, porte-parole du PS, réprouvait l'emploi d'une langue «obligée de franchir les barrières de l'excès sur le plan du vocabulaire, parce qu'elle est inefficace sur le terrain»⁴¹.

⁴⁰ La société allemande Kärcher dénoncera en 2007 l'utilisation abusive de son nom, notamment pendant la campagne présidentielle. Au sujet des répercussions politiques des émeutes en banlieue, voir, entre autres, Valérie Sala Pala, *Sous les émeutes urbaines, la politique*, «French Politics, Culture & Society», 24, 3, 2006, pp. 111-129 et Mucchielli, Le Goaziou (dir.), *Quand les banlieues brûlent... Retour sur les émeutes de novembre 2005*, Paris, La Découverte, 2006.

⁴¹ Stéphane Rigaud, *Sarkozy et les banlieues*, JT 19 20, édition nationale, France 3, 31 octobre 2005, in Inathèque, <<https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/>

Si nous lisons le slogan «Nous sommes tous des racailles» à la lumière des études postcoloniales, nous comprenons qu'il est bien plus qu'un calembour ou un détournement ludique. En effet, en s'appropriant le discours politique stigmatisant et en assumant pleinement l'identité dévalorisante assignée par l'Autre, ce slogan, présent sur des panneaux et des badges, illustre l'un des processus caractéristiques des pratiques socioculturelles en usage dans les banlieues. En considérant que le terme «racaille» est utilisé par les jeunes des cités pour se désigner eux-mêmes⁴², on voit clairement la dynamique de renversement et de resémantisation du terme, selon un processus connu au sein des études postcoloniales sous le nom de «writing back to the Center». Par cette expression reprise de Salman Rushdie, les chercheurs Bill Ashcroft, Gareth Griffiths et Helen Tiffin ont défini l'engagement des sujets postcoloniaux, qui, tout en s'inscrivant dans le discours du pouvoir central, écrivent non pas «pour» mais «contre» les croyances, les idées reçues et les préjugés de ce même pouvoir⁴³. En utilisant le langage du Centre dans le cadre de leur propre démarche, les manifestants parviennent à interroger les idées préconçues véhiculées par le discours de l'Autre, à revendiquer une identité culturelle propre, et à affirmer leur place légitime dans ce même discours.

Le recours à un dispositif typique du discours postcolonial ne doit pas étonner: d'un point de vue historique, le fait que la crise des banlieues soit à interpréter en relation avec le passé colonial de la France est évident pour des raisons historiques, les

[video/2954175001011/sarkozy-et-les-banlieues](https://www.youtube.com/watch?v=2954175001011/sarkozy-et-les-banlieues), consulté le 5 février 2025. Les propos de Sarkozy seront repris et problématisés dans de nombreuses œuvres littéraires et musicales à partir de 2005.

⁴² Le phénomène du dysphémisme dans les autodésignations est très courant dans le langage utilisé dans les cités de l'Île-de-France. Par ailleurs, l'ambivalence vis-à-vis de l'appartenance identitaire à la banlieue a été soulignée par plusieurs spécialistes (à partir au moins de Bachmann, *Jeunes et banlieues*, in Gérard Ferréol (dir.), *Intégration et exclusion dans la société française contemporaine*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1992). On peut dire que d'une part, le quartier stigmatisé dégrade symboliquement ceux qui l'habitent; d'autre part, les habitants de la cité, notamment les jeunes qui y sont souvent nés, y adhèrent totalement: «il leur faut par conséquent assumer pleinement l'image de la cité». (Lepoutre, cit., p. 47)

⁴³ Bill Ashcroft, Gareth Griffiths, Helen Tiffin, *The Empire Writes Back: Theory and Practice in Post-colonial Literatures*, London/New York, Routledge, 1989.

banlieues françaises ayant connu des vagues migratoires consécutives en provenance des anciennes colonies. Ce n'est pas un hasard si plusieurs chercheurs évoquent un lien entre les exclus d'hier et d'aujourd'hui, allant jusqu'à voir dans les cités françaises la reproduction dangereuse d'un «théâtre colonial», dans lequel les rapports de force entre «dominants» et «dominés» restent évidents⁴⁴. D'ailleurs, une enquête sur les articles publiés dans la presse française lors des émeutes de 2005 menée par Valérie Haas et Capucine Vermande a montré l'emploi massif d'images issues de l'idéologie coloniale pour représenter les émeutiers⁴⁵.

Pour revenir au terme «racaille», dans le paysage linguistique des émeutes il apparaît également sous sa forme verlanisé, «caillera» (déjà attestée dans les dictionnaires, cfr. entre autres Goudaillier, 1997, p. 81), que l'on retrouve dans les inscriptions murales de la banlieue parisienne et bien au-delà: le mot figurera même dans les titres d'ouvrages littéraires : en 2013, des reproductions de la couverture du roman de Rachid Santaki *Flic ou caillera*, qui venait juste de paraître, tapissaient les murs du 9-3, évoquant une fois de plus les propos de Sarkozy⁴⁶.

On retrouve dans l'emploi du verlan la volonté subversive déjà remarquée dans le paysage linguistique des émeutes, car

[l]e verlan n'est pas seulement un codage (fonction cryptique), qui permet aux exclus d'exclure ceux qui les excluent (Bourdieu, 1983), mais aussi une façon de bien marquer son identité par rapport à ceux qui sont à l'extérieur du réseau de pairs de la cité. Prendre la langue de l'Autre, la transformer de telle manière qu'elle en devient méconnaissable, la renvoyer «à l'envers», traduit le rejet de cet Autre⁴⁷.

⁴⁴ Voir à ce sujet Didier Lapeyronnie, *La banlieue comme théâtre colonial, ou la fracture coloniale dans les quartiers*, in Pascal Blanchard, Nicholas Bancel, Sandrine Lemaire (dir.), *La fracture coloniale*, Paris, La Découverte, 2005; Kathryn Kleppinger, Laura Reek (edited by), *Post-migratory Cultures in Postcolonial France*, Liverpool, Liverpool University Press, 2018.

⁴⁵ Valérie Haas, Claire Vermande, *Les enjeux mémoriels du passé colonial français: analyse psychosociale du discours de la presse lors des émeutes urbaines de novembre 2005*, «Bulletin de psychologie», 63.2, 2010.

⁴⁶ Carpenter, Horvath (dir.), *Voices and images from the banlieue/Voix et images de la banlieue*, cit., p. 115. Par ailleurs, l'action fictionnelle du roman se déroule dans le cadre bien réel des émeutes de 2005.

⁴⁷ Jean-Pierre Goudaillier, *Français contemporain des cités: langue en miroir*,

Toutefois, si cette «langue en miroir» qu'est le verlan figure dans les inscriptions murales, elle n'apparaît pas dans les pancartes des cortèges manifestants lors des émeutes de 2005. Phénomène complexe d'un point de vue linguistique et sémantique, et vecteur d'une volonté de renverser l'ordre établi, le verlan semble être perçu par les habitants des banlieues comme un élément exclusif, interne à la communauté, réservé aux échanges entre pairs et non utile à la communication publique pour la cause des manifestants⁴⁸.

5. *Et après 2005?*

Ces exemples – de la commémoration de Bouna et Zyed aux appropriations linguistiques transgressives et performatives – illustrent la richesse et la complexité du paysage linguistique des émeutes de 2005. S'il est vrai, comme l'affirment Rubdy et Ben Said (2015), que le paysage linguistique est une sorte d'arène dans laquelle les conflits peuvent être observés et étudiés, l'analyse des supports produits s'avère particulièrement fructueuse. Loin de vouloir nier l'existence d'épisodes de violence muette pendant les émeutes, l'objectif a été ici d'observer les formes de communication plus complexes qui sont apparues dans le paysage linguistique des banlieues pendant et à la suite des révoltes, en prenant ainsi en compte d'autres manifestations du phénomène, très souvent passées sous silence au profit d'une spectacularisation facile des événements. Ce qui ressort de l'analyse est une forme complexe de contestation qui, si elle exploite un langage de haine, le fait en réponse à la violence d'un système de communication déjà en place. Au-delà de simples injures, qui incorporent tout de même le poids intertextuel d'une tradition

langue du refus, «Adolescence», 25.1, 2007.

⁴⁸ Gadet relève une attitude ambivalente chez les locuteurs des «parlers jeunes» de la banlieue parisienne, qui oscillent «entre regarder le standard avec respect et le contester ou le dénigrer. Des attitudes souvent ambivalentes se font jour, entre des valeurs positives qu'ils attribuent à leur vernaculaire, et d'autres, négatives, en des jugements dignes de "l'idéologie du standard" (l'évaluation par les autres, qui situent leur vernaculaire au plus bas de la hiérarchie symbolique des parlers)». (Gadet, *Les parlers jeunes dans l'Ile-de-France multiculturelle*, cit., p. 43).

contestataire à l'échelle internationale, l'emploi de dispositifs discursifs sophistiqués, tels que le «writing back to the Center», témoigne d'une conscience identitaire, sociale et politique ainsi que des compétences sémiotiques et d'une perception concrète des effets de tout acte communicatif.

Le paysage linguistique de ces semaines de révolte montre aussi les instances multiculturelles de la banlieue parisienne, à lire au miroir du passé colonial de la France et des aspirations de ses habitants. Outre la langue française, majoritaire dans le récit des manifestants, les langues d'héritage transparaissent dans les noms des Bouna et Zyed, à l'origine de ces semaines d'émeutes; dans ce répertoire ayant pour socle le français, on retrouve aussi la langue anglaise, marque d'une volonté d'inscrire les protestations dans un cadre de révolte globale et de s'adresser à un public plus large. Très intéressante la variation sur l'axe diastratique: la présence de mots argotiques ou verlanisés, ou bien «obscènes», nous montrent l'un des phénomènes les plus étudiés par les sociolinguistes qui se sont intéressés à la banlieue parisienne et à ses parlers et qui en attestent les fonctions expressive et identitaire. Mais, en général, l'argot et le verlan, employés dans les inscriptions murales (destinées tout d'abord à la communauté locale, et premièrement au groupe de pairs), ne se trouvent pas sur les supports produits lors des manifestations, si ce n'est que pour la reprise du terme «racaille», en réponse au discours politique déjà en place⁴⁹. Ces exemples témoignent du fait que l'éventail verbal dans le paysage linguistique des émeutes en banlieue a été beaucoup plus large qu'on ne le pense, les manifestants pouvant manier différents dispositifs sémantiques et registres de langue en fonction de leur interlocuteur, démontrant

⁴⁹ C'est d'ailleurs ce que souligne Gadet (*Les parlers jeunes dans l'Île-de-France multiculturelle*, cit., p. 42) à propos des pratiques linguistiques dans les parlers jeunes de l'Île-de-France multiculturelle: les locuteurs ont une conscience aiguë du concept de norme linguistique, même s'ils ne le définissent pas en ces termes, et réservent leur propre parler à leur groupe de pairs. Cet aspect est particulièrement exploité dans la représentation artistique de ces langages dans les ouvrages littéraires ou cinématographiques qui mettent en scène la banlieue (je pense, entre autres, à la pellicule de Kechiche *L'esquive* (2004), où le pouvoir des jeunes dans le groupe de pairs se mesure en fonction de leur «tchatche», mais aussi de leur capacité à manier différents niveaux de langue dans les échanges avec les professeurs, les parents, etc.).

ainsi «une maîtrise linguistique, une intelligence des situations, de l'imagination, bref, de l'éloquence»⁵⁰. L'emploi articulé de ces différentes ressources sémiotiques montre finalement la revendication d'une agentivité (*agency*), à savoir d'une «capacité d'action socio-culturelle»⁵¹, ainsi qu'un engagement dans l'exercice du pouvoir au sens de la capacité à produire des effets⁵².

En guise de conclusion, il convient de se demander comment le paysage linguistique a changé au cours de ces vingt dernières années, marquées périodiquement par d'autres émeutes, dont on rappellera ici le cas de Moushin Sehhouli et Larami Samoura à Villiers-le-bel en 2007⁵³, ou encore, plus récemment, celui de Nahel Merzouk en 2023⁵⁴. On peut remarquer d'abord que le paysage linguistique numérique a fait son apparition grâce à l'évolution des réseaux sociaux et à leur impact sur les contextes manifestaires. Mais, au-delà des supports qui ont changé, les mots manifestaires demeurent presque les mêmes: parmi ceux-ci, c'est «justice» qui revient le plus souvent. «Justice et vérité pour Larami et Moushin» est le slogan qui figure sur les pancartes de la marche de 2007; «justice pour Nahel» apparaît sur la banderole qui ouvre le cortège de 2023, un slogan auquel

⁵⁰ Lepoutre, *Cœur de banlieue*, cit., p. 237.

⁵¹ Laura M. Ahearn, *Language and agency*, «Annual Review of Anthropology», 30, 2001, pp. 109-137.

⁵² Ivan Karp, *Agency and social theory: A review of Anthony Giddens*, «American Ethnology», 13, 1, 1986.

⁵³ Le 25 novembre 2007, à Villiers-le-Bel, dans le département du Val-d'Oise, deux adolescents, Moushin Sehhouli et Laramy Samoura, âgés de 15 et 16 ans respectivement, ont trouvé la mort suite à la collision de leur mini-moto avec une voiture de police. Dans les instants qui ont suivi, des regroupements d'individus hostiles se sont formés autour des forces de l'ordre. Ces dernières ont quitté rapidement les lieux sans procéder à des mesures de protection ou à des constats. Cet incident a été à l'origine de plusieurs nuits d'émeutes dans la ville, les habitants remettant en question la version officielle des événements. L'affaire a engendré des répercussions judiciaires notables, s'étendant sur plusieurs années à travers des procès complexes et longs.

⁵⁴ Le 27 juin 2023, Nahel Merzouk, un adolescent de 17 ans d'origine algérienne, a été tué par un policier à Nanterre. Alors qu'il était au volant d'une voiture lors d'un contrôle routier, un policier a tiré à bout portant à travers la vitre, le tuant sur le coup. L'incident a été filmé et largement diffusé sur les réseaux sociaux, révélant que, contrairement aux déclarations initiales de la police, Nahel ne représentait pas une menace directe justifiant l'usage d'une arme à feu. Cette mort a déclenché plusieurs jours d'émeutes et de manifestations dans les banlieues françaises, en relançant le débat sur les violences policières et le racisme au sein des forces de l'ordre.

s'ajoutent des messages plus poignants sur les tee-shirts de certains manifestants: «justice pour Nahel Exécuté le 27/6/2023». Un an après les faits, «justice pour Nahel» est encore le slogan de l'appel à participer à la marche du samedi 28 juin 2024 à Nanterre, une marche «pour Nahel Merzouk et contre l'impunité policière». Définie sur l'affiche «un rendez-vous crucial pour la justice et la mémoire», cette manifestation a été organisée par la mère de Nahel et ses proches, et promue par le Front Uni des Immigrations et des Quartiers Populaires. Les réseaux sociaux, notamment via les plateformes Instagram (@justicepournahel), TikTok (@justicepournahel92) et Snapchat (@marchepournahel), permettent désormais la connexion et la mise en réseau d'autres souteneurs ou victimes, dont par exemple Assa Traoré, sœur d'Adama Traoré, tué lors d'une garde à vue au commissariat Beaumont-sur-Oise en 2016.

Le retour en force de ce mot, «justice», dans le paysage linguistique des banlieues, montre bien que les préoccupations des habitants n'ont pas changé au fil des vingt dernières années.